

ABEL



*La  
Vierge  
du miracle*

Abel

“LA VIERGE  
DU MIRACLE”

ROME

quaderni — 2 —minimi

Postulazione Generale dei Minimi

*Imprimi potest*

P. ANDREAS M. LIA

*Superior Generalis Ordinis Minimorum*

Romae, die 11 novembris 1971

---

IMPRIMATUR

† HECTOR CUNIAL, *Archiepiscopus*

*Soteropolitan. Vicesgerens*

E Vicariatu Urbis, die 22 novembris 1971

## Présentation

*Grâce à cet petit opuscule, notre désir est de satisfaire les voeux exprimés par les pèlerins qui aiment et vénèrent le Sanctuaire de la Vierge du Miracle (Madonna del Miracolo), dans la Basilique de Saint André « delle Fratle » à Rome; bien souvent ils ont manifesté le désir de connaître intégralement, même si c'est sous une forme brève et concise, l'histoire de l'apparition de la Sainte Vierge, de l'Immaculée, au juif Alphone Ratisbonne, et de la conversion de ce dernier, qui la suivit aussitôt; et d'autre part, de connaître quelque peu ce « Sanctuaire » en général.*

*Il nous est apparu préférable de satisfaire le premier désir en rapportant les paroles mêmes du converti, dans l'une de ses lettres autobiographiques.*

*Les sous-titres, qui ont été insérés dans le texte, mais qui ne se trouvent pas dans l'original, l'on été pour faciliter la lecture et pour rendre sa compréhension plus aisée.*

*Pour répondre au deuxième désir, nous avons utilisé l'ouvrage intitulé « La meraviglia romana dell'Immacolata » (la merveille romaine de l'Immaculée), que nous avons résumé.*

*Différentes illustrations, tirées de l'album de la famille de Ratisbonne, des différents endroits et tableaux du Sanctuaire, accompagnent le lecteur sur les pas du « juif errant » qui y trouva le sentier de la Grâce.*



## IL TOMBA JUIF IL SE RELEVA CHRÉTIEN

Le 20 Janvier 1842, vers midi, il y eut un miracle dans la paroisse romaine des Minimes.

A Saint André « delle Fratte », le juif Ratisbonne, âgé de 27 ans et venant de Strasbourg, eut une apparition de la Vierge Immaculée, telle qu'elle est représentée sur la Médaille Miraculeuse; illuminé en un instant de la grâce divine, il se convertit aussitôt au catholicisme.

Que se passa-t-il de précis à l'heure de la grâce? Ratisbonne lui-même l'a raconté dans plusieurs de ses lettres et dans la déposition, sous le sceau du serment, qui en fut faite au Vicariat de Rome, pour attester de la véracité du fait.

« Je vis comme un voile devant moi », déclara le voyant dans sa déposition.

L'église me paraissait toute obscure, à l'exception d'une chapelle, comme si toute la lumière de l'église s'était concentrée dans cette petite chapelle. Je levai les yeux vers la chapelle qui rayonnait de lumière, *et je vis sur l'autel qui s'y trouve, la Très Sainte Vierge Marie, debout, vivante, grande, majestueuse, très belle, miséricordieuse, semblable, dans son*

attitude et dans sa forme, à l'image que l'on voit sur la Médaille Miraculeuse de l'Immaculée. De la main, elle me fit signe de me mettre à genoux. Une force irrésistible me poussa vers Elle, et il me sembla qu'elle disait: cela suffit comme cela. Elle ne le dit pas, mais je le compris.

« A cette vue, je tombai à genoux à l'endroit même où je me trouvais; puis je cherchai, à plusieurs reprises, de lever les yeux vers la Très Sainte Vierge; mais sa grandeur et sa splendeur me les firent baisser, ce qui, toutefois, ne m'empêchait pas de contempler avec évidence cette apparition.

« Je fixai mon regard sur ses mains, et je vis en elles l'expression du pardon et de la miséricorde. En présence de la Très Sainte Vierge, quoiqu'elle ne me dise aucune parole, je compris l'horreur de l'état dans lequel je me trouvais, l'énormité du péché, la beauté de la Religion Catholique; en un mot, je compris tout ».

\* \* \*

Alphonse Ratisbonne donna un récit plus détaillé du voyage qui l'avait conduit à Rome, et de l'expérience intérieure qui avait été la sienne, dans une lettre autobiographique écrite au Collège de Juilly, en Avril de cette même année, à Monsieur Dufriche-Desgenette, Directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires à Paris.

*Ratisbonne le converti de la Vierge Marie*  
Collège de Juilly, 12 avril 1842

Je commençai mes études sur les bancs du collège royal de Strasbourg, où je fis plus de progrès dans la corruption du coeur que dans l'instruction de l'intelligence.

C'était vers l'année 1825 (je suis né le 1<sup>er</sup> mai 1814); à cette époque, mon frère Théodore, sur lequel on fondait de grandes espérances, se déclara chétien; et, bientôt après, malgré les plus vives sollicitations et la désolation qu'il avait causée, il alla plus loin, se fit prêtre, et exerça son ministère dans la même ville, sous les yeux de mon inconsolable famille. Tout jeune que j'étais, cette conduite de mon frère me révolta, et je pris en haine son habit et son caractère. Élevé au milieu de jeunes chrétiens indifférents comme moi, je n'avais éprouvé jusqu'alors ni sympathie ni antipathie pour le christianisme; mais la conversion de mon frère, que je regardais comme une inexplicable folie, me fit croire au fanatisme des catholiques, et j'en eus horreur.

On me retira du collège pour me mettre dans une institution protestante dont le magnifique prospectus avait séduit mes parents.

Les fils des grandes maisons protestantes d'Alsace et d'Allemagne venaient s'y former à la vie fashionable de Paris, et s'adonnaient aux plaisirs bien plus qu'à la science. Je me présentai néanmoins aux examens en sortant

de cette pension, et par un bonheur peu mérité, je fus reçu bachelier ès-lettres.

*Alphonse banquier?...*

J'étais alors maître de mon patrimoine, puisque, bien jeune encore, je perdis ma mère, et, quelques années après, mon père; mais il me restait un digne oncle, le patriarche de ma famille, un second père, qui, n'ayant point d'enfants, avait mis toute son affection dans les enfants de son frère.

Cet oncle, si connu dans le monde financier pour sa loyauté et sa capacité peu ordinaire, voulut m'attacher à la maison de banque dont il était le chef; mais je fis d'abord mon droit à Paris, et après avoir reçu le diplôme de licencié et revêtu la robe d'avocat, je fus rappelé à Strasbourg par mon oncle, qui mit tout en oeuvre pour me fixer auprès de lui. Je ne saurais énumérer ses largesses: chevaux, voitures, voyages, mille générosités m'étaient prodiguées, et il ne me refusait aucun caprice. Mon oncle ajouta à ces témoignages d'affection une marque plus positive de sa confiance: il me donna la signature de la maison, et me promit, en outre, le titre et les avantages d'associé... promesse qu'il réalisa en effet le 1<sup>er</sup> janvier de cette année 1842. C'est à Rome que j'en reçus la nouvelle.

Mon oncle ne me faisait qu'un seul reproche, c'était mes fréquents voyages à Paris. « Tu aimes trop les Champs-Élysées » me disait-il avec bonté: Il avait raison. Je n'aimais que



*l'Oncle banquier*

les plaisirs: les affaires m'impacientaient, l'air des bureaux m'étouffait; je pensais qu'on était au monde pour en jouir; et, bien qu'une certaine pudeur naturelle m'éloignât des plaisirs et des sociétés ignobles, je ne rêvais cependant que fêtes et jouissances et je m'y livrais avec passion.

Heureusement qu'à cette époque une bonne oeuvre se présenta à mon besoin d'activité: je la pris chaudement à coeur. C'était l'oeuvre de la « *régénération* » des pauvres Israélites, comme on l'appelle improprement; car je com-

prends aujourd'hui qu'il faut autre chose que de l'argent et des loteries de charité pour régénérer un peuple... Mais enfin je croyais alors à la possibilité de cette rénovation et je devins un des membres les plus zélés de la *Société d'encouragement au travail en faveur des jeunes Israélites*. Société que mon frère le prêtre avait fondée à Strasbourg, il y a une quinzaine d'années, et qui toujours a subsisté, malgré le peu de ressources dont elle pouvait disposer.

Je m'occupais donc laborieusement du sort de mes pauvres coreligionnaires, quoique je n'eusse aucune religion. J'étais juif de nom, voilà tout; car je ne croyais pas même en Dieu. Je n'ouvris jamais un livre de religion; et dans la maison de mon oncle, pas plus que chez mes frères et soeurs, on ne pratiquait la moindre prescription du judaïsme.

*entre l'amour de Flore, la fiancée*

Un vide existait dans mon coeur, et je n'étais point heureux au milieu de l'abondance de toutes choses. Quelque chose me manquait; mais cet objet me fut donné aussi... du moins je le croyais!

J'avais une nièce, la fille de mon frère aîné, qui m'était destinée depuis que nous étions enfants tous les deux. Elle se développait avec grâce sous mes yeux, et en elle je voyais tout



*Flore Ratisbonne (la fiancée)*

mon avenir et toute l'espérance du bonheur qui m'était réservé. Il ne me paraît pas convenable de faire ici l'éloge de celle qui fut ma fiancée. Cela serait inutile pour ceux qui ne la connaissent pas; mais ceux qui l'ont vue savent qu'il serait difficile de s'imaginer une jeune fille plus douce, plus aimable et plus gracieuse. Elle était pour moi une création toute particulière, qui semblait faite uniquement pour compléter mon existence; et lorsque les vœux de toute ma famille, d'accord avec nos sympathies mutuelles, fixèrent enfin ce mariage si longtemps

désiré, je crus que désormais rien ne manquerait plus à ma félicité.

*et l'aversion pour Théodore*

Il n'y avait qu'un seul membre de ma famille qui m'était odieux; c'était mon frère Théodore. Et cependant il nous aimait aussi, mais son habit me repoussait, sa présence m'offusquait; sa parole grave et sérieuse excitait ma colère. Un an avant mes fiançailles, je ne pus retenir ces ressentiments, et je les lui exprimai dans une lettre qui dût rompre à jamais tous rapports entre nous. Voici en quelle occasion. Un enfant était à l'agonie, mon frère Théodore ne craignit point de



*Théodore  
Ratisbonne*

demander ouvertement aux parents la permission de le baptiser, et peut-être allait-il le faire, quand j'eus connaissance de sa démarche. Je regardais ce procédé comme une indigne lâcheté; j'écrivis au prêtre de s'adresser à des hommes et non à des enfants, et j'accompagnai ces paroles de tant d'invectives et de menaces, qu'aujourd'hui encore je m'étonne que mon frère ne m'ait pas répondu un seul mot.

Je n'eus plus aucun rapport avec Théodore, et je ne pensai plus à lui, je l'oubliai... tandis que lui, il priait pour moi!

Je dois consigner ici une certaine révolution qui s'opéra dans mes idées religieuses à l'époque de mes fiançailles.

Je l'ai dit, je ne croyais à rien; et dans cette entière nullité, dans cette négation de toute foi, je me trouvais parfaitement en harmonie avec mes amis catholiques ou protestants; mais la vue de ma fiancée éveillait en moi je ne sais quel sentiment de dignité humaine; je commençais à croire à l'immortalité de l'âme; bien plus, je me mis instinctivement à prier Dieu; je le remerciais de mon bonheur, et pourtant je n'étais pas heureux... Je ne pouvais me rendre compte de mes sentiments; je regardais ma fiancée comme mon bon ange; je le lui disais souvent; et, en effet, sa pensée élevait mon cœur vers un Dieu que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais prié ni invoqué.

*dans l'attente du mariage*

On jugea convenable, à cause de l'âge trop tendre de ma fiancée, de retarder le mariage. Elle avait seize ans. Je dus faire un voyage d'agrément en attendant l'heure de notre union. Je ne savais de quel côté diriger mes courses; une de mes soeurs, établie à Paris, me voulait près d'elle; un excellent ami m'appelait en Espagne. Je résistai aux instances de plusieurs autres, qui me communiquaient de séduisants projets. Je m'arrêtai enfin à la pensée d'aller droit à Naples, de passer l'hiver à Malte afin d'y fortifier ma santé délicate, et de revenir ensuite par l'Orient; je pris même des lettres pour Constantinople, et partis vers la fin de novembre 1841. Je devais être de retour au commencement de l'été suivant.

Oh! que mon départ fut triste! Je laissais là une fiancée bien-aimée, un oncle qui ne s'épanouissait qu'avec moi, des soeurs, des frères, des nièces, dont la société faisait mes plus chères délices.

Je me rappelle deux singularités qui signalèrent les derniers jours qui précédèrent mon départ; et aujourd'hui ces souvenirs me frappent vivement.

Je voulus, avant de me mettre en voyage, donner ma signature à un grand nombre de quittances concernant la Société d'encouragement au travail... Je les datais d'avance le 15

janvier, et à force d'écrire cette date sur une foule de pièces; je me fatiguai, et je me disais en posant ma plume:

« Dieu sait où je me trouverai le 15 janvier, et si ce jour ne sera pas le jour de ma mort! ».

Ce jour-là je me trouvai à Rome, et ce jour sera pour moi l'aurore d'une nouvelle vie!

Une autre circonstance intéressante fut la réunion de plusieurs Israélites notables qui s'assemblèrent pour s'aviser aux moyens de réformer le culte judaïque et de le mettre en harmonie avec l'esprit du siècle. Je me rendis à cette assemblée, où chacun donna son avis sur les perfectionnements projetés.

Il y avait autant d'avis que d'individus; on discuta beaucoup, on mit en question toutes les convenances de l'homme, toutes les exigences du temps, toutes les dictées de l'opinion, toutes les idées de la civilisation; on fit valoir toute espèce de considération; on n'en oublia qu'une seule, la loi de Dieu. De celle-là, il ne fut pas question; je ne sache même pas que le nom de Dieu ait été prononcé une seule fois, pas plus que le nom de Moïse, ni le nom de la Bible.

### *étapes d'une voyage agréable*

Je partis enfin. En sortant de Strasbourg, je pleurais beaucoup, j'étais agité d'une foule de craintes, de mille étranges pressentiments. Arrivé au premier relais, des cris de joie entremêlés de musique en plein vent me tirèrent

de mes rêveries. C'était une noce de village qui était sortie joyeuse et bruyante de l'Église au son des flûtes et des violons rustiques, les gens de la noce entourèrent ma voiture comme pour m'inviter à prendre part à leur joie. « Bientôt ce sera mon tour! » m'écriai-je. Et cette pensée ranima toute ma gaîté.

Je m'arrêtai quelques jours à Marseille, où mes parents et mes amis me reçurent avec fête. Je ne pus presque point m'arracher à cette élégante hospitalité.

Le navire, avant d'arriver à Naples, fit une halte à Civita-Vecchia. Au moment d'entrer au port, le canon du fort tonnait avec force. Je m'informai avec une maligne curiosité du motif de ce bruit de guerre sur les terres pacifiques du Pape —. On me répondit: « C'est la fête de la Conception de Marie ». — Je haussai les épaules sans vouloir débarquer.

Le lendemain, à la lumière d'un soleil magnifique qui étincelait sur la fumée du Vésuve, nous abordâmes à Naples. Jamais aucune scène de la nature ne m'avait plus vivement ébloui; je contemplais alors avec avidité les brillantes images que les artistes et les poètes m'avaient données du ciel.

Je passai un mois à Naples pour tout voir et tout écrire; j'écrivis surtout contre la religion et les prêtres qui, dans cet heureux pays, me semblaient tout à fait déplacés. Oh! que de blasphèmes dans mon journal! Si j'en parle ici, c'est pour faire connaître la noirceur de mon esprit. J'écrivis à Strasbourg que j'avais

bu sur le Vésuve du *lacryma christi* à la santé de l'abbé Ratisbonne, et que de telles larmes me faisaient du bien à moi-même. Je n'ose transcrire les horribles jeux de mots que je me permis en cette circonstance.

Ma fiancée me demanda si j'étais de l'avis de ceux qui disent: Voir Naples et mourir. Je lui répondis: Non; mais voir Naples et vivre; vivre pour la voir encore.

Telles étaient mes dispositions.

*à Rome, non!*

Je n'avais aucune envie d'aller à Rome, bien que deux amis de ma famille, que je voyais souvent, m'y engageassent vivement: c'était M. Coulmann, protestant, ancien député de Strasbourg, et M. le baron de Rothschild, dont la famille à Naples me prodiguait toute espèce de prévenances et d'agrémens. Je ne pus céder à leurs conseils... Ma fiancée désirait que j'allasse droit à Malte, et elle m'envoya un ordre de mon médecin qui me recommandait d'y passer l'hiver en me défendant positivement d'aller à Rome à cause des fièvres malignes qui, disait-il, y régnaient.

Il y avait là plus de motifs qu'il n'en fallait pour me détourner du voyage de Rome si ce voyage s'était trouvé sur mon itinéraire. Je pensais y aller à mon retour, et je pris ma place à bord du *Mongibello*, pour me rendre en Sicile. Un ami m'accompagna sur le bateau, et me promit de revenir au moment du

départ pour me dire adieu. Il vint, mais ne me trouva point au rendez-vous. Si jamais M. de Rêhecourt apprend le motif qui m'y a fait manquer, il s'expliquera mon impolitesse, et la pardonnera sans aucun doute.

M. Coulmann m'avait mis en rapport avec un aimable et digne homme qui devait faire comme moi le voyage de Malte; j'étais heureux de cette rencontre, et je me disais: « Ah! voilà l'ami que le ciel m'a envoyé! ». Cependant, le bateau n'était pas encore parti le premier jour de l'an. Ce jour s'annonçait pour moi sous les plus tristes conditions. J'étais seul à Naples sans recevoir les vœux de personne, sans que j'eusse personne à serrer dans mes bras; je pensais à ma famille, aux souhaits et aux fêtes qui entourent à pareille époque mon bon oncle; je versais des larmes, et la gaieté des Napolitains augmentait ma tristesse.

Je sortis pour me distraire, en suivant machinalement le flot de la foule. J'arrivai sur la place du palais et me trouvai, je ne sais comment, à la porte d'une église. J'y entre. On y disait la messe, je crois. Quoi qu'il en soit, je me tins là debout, appuyé contre une colonne, et mon coeur semblait s'ouvrir et aspirer une atmosphère inconnue; je priais à ma manière sans m'occuper de ce qui se passait autour de moi; je priais pour ma fiancée, pour mon oncle, pour mon père défunt, pour la bonne mère dont j'ai été privé si jeune, pour tous ceux qui m'étaient chers, et je demandais à Dieu quelques inspirations qui pussent me

guider dans mes projets d'améliorer le sort des Juifs, pensée qui me poursuivait sans cesse.

Ma tristesse s'en était comme un noir nuage que le vent dissipe et chasse au loin; et tout mon intérieur, inondé d'un calme inexprimable, ressentait une consolation semblable à celle que j'aurais éprouvée si une voix m'avait dit: *Ta prière est exaucée!* Oh! oui, elle était exaucée au centuple et au delà de toutes prévisions, puisque le dernier jour du même mois, je devais recevoir solennellement le Baptême dans une église de Rome!

Mais comment suis-je allé à Rome?

### *Rome, le lieu de la grâce*

Je ne puis le dire, je ne puis me l'expliquer à moi-même. Je crois que je me suis trompé de chemin; car au lieu de me rendre au bureau des places de Palerme, vers lequel je me dirigeais, je suis arrivé au bureau des diligences de Rome. J'y suis entré et je pris ma place. Je fis dire à M. Vigne, l'ami qui devait m'accompagner à Malte, que je n'avais pu résister à faire une courte excursion à Rome, et que je serais positivement de retour à Naples pour en repartir le *20 janvier*. J'eus tort de m'engager car c'est Dieu qui dispose, et cette date du 20 janvier devait marquer autrement dans ma vie.

Je quittai Naples le 5, et j'arrivai à Rome le 6, jour des Rois.

Mon compagnon de voyage était un An-

glais, nommé Marshall, dont la conversation originale m'amusa beaucoup en chemin.

Rome ne me fit point, au premier abord, l'impression que j'espérais. J'avais d'ailleurs si peu de jours à donner à cette excursion improvisée, que je me hâtais de dévorer en quelque sorte toutes les ruines anciennes et modernes que la ville offre à l'avidité d'un touriste. Je les entassais pêle-mêle dans mon imagination et sur mon journal. Je visitais avec une monotone admiration les galeries, les cirques, les églises, les catacombes, les innombrables magnificences de Rome. J'étais accompagné le plus souvent de mon Anglais et d'un valet de place: je ne sais à quelle religion ils appartenaient car ni l'un ni l'autre ne se déclarèrent chrétiens dans les églises; et si je ne me trompe, je m'y conduisais avec plus de respect que les deux autres.

Le 8 janvier, au milieu de mes courses j'entends une voix qui m'appelle dans la rue; J'était un ami d'enfance, Gustave de Bussières. J'étais heureux de cette rencontre, car mon isolement me pesait. Nous allâmes dîner chez le père de mon ami, et, dans cette douce société, j'éprouvai quelque chose de cette joie qu'on ressent sur une terre étrangère, en retrouvant les vivants souvenirs du pays natal.

Quand j'entrai dans le salon, M. Théodore de Bussières, le fils aîné de cette honorable famille, le quittait. Je ne connaissais point personnellement le baron Théodore, mais je savais qu'il était l'ami de mon frère, son ho-



*Théodore de Bussières*

monyme: je savais qu'il avait abandonné le protestantisme pour se faire catholique; c'en était assez pour m'inspirer une profonde antipathie. Il me semblait qu'il éprouvait à mon égard le même sentiment. Cependant, comme M. Théodore de Bussières s'était fait connaître par ses voyages en Orient et en Sicile, qu'il a publiés, j'étais bien aise, avant d'entreprendre les mêmes courses, de lui demander quelques indications; et, soit par ce motif, soit par simple politesse; je lui exprimai mon intention de lui faire ma visite. Il me fit une réponse de bon goût, et ajouta qu'il venait de recevoir

des lettres de l'abbé Ratisbonne, et qu'il m'indiquerait la nouvelle adresse de mon frère. « Je la recevrai volontiers, lui dis-je, quoique je n'en use point ».

Nous en demeurâmes là, et en me séparant de lui, je murmurais en moi-même de la nécessité où je m'étais engagé de faire une visite inutile et de perdre un temps dont j'étais avare.

### *visites des monuments...*

Je continuai à courir dans Rome tout le long du jour, sauf deux heures que je passais le matin avec Gustave, et le repos que je prenais le soir au théâtre ou en soirée. Mes entretiens avec Gustave étaient animés; car entre deux camarades de pension les moindres souvenirs fournissent d'interminables sujets de rire et de causeries. Mais il était zélé protestant et enthousiaste comme le sont les piétistes d'Alsace. Il me vantait la supériorité de sa secte sur toutes les autres sectes chrétiennes, et cherchait à me convertir, ce qui m'amusa beaucoup; car je croyais que les catholiques seuls avaient la manie du prosélytisme. Je ripostais ordinairement par des plaisanteries; mais une fois, pour le consoler de ses vaines tentatives, je lui promis que si jamais l'envie me prenait de me convertir, je me ferais piétiste. Je lui en donnai l'assurance, et, à son tour, il me fit une promesse, celle de venir assister aux fêtes de mon mariage, au mois d'août. Ses instances pour me retenir à Rome furent inutiles. D'autres

amis, MM. Edmond Human et Alfred Lotzbeck s'étaient joints à lui pour me déterminer à passer le carnaval à Rome. Mais je ne pus m'y décider; je craignais de déplaire à ma fiancée, et M. Vigne m'attendait à Naples, d'où nous devons partir le 20 janvier.

Je mis donc à profit les dernières heures de mon séjour à Rome, pour achever mes courses. Je me rendis au Capitole et visitai l'église d'*Ara coeli*. L'aspect imposant de cette église, les chants solennels qui retentissaient dans sa vaste enceinte et les souvenirs historiques éveillés en moi par le sol même que je foulais aux pieds, toutes ces choses firent sur moi une impression profonde. J'étais ému, pénétré, transporté, et mon valet de place, s'apercevant de mon trouble me dit, en me regardant froidement, que plus d'une fois il avait remarqué cette émotion dans les étrangers qui visitent l'*Ara coeli*.

En descendant du Capitole, mon cicérone me fit traverser le *Ghetto* (quartier des Juifs). Là, je ressentis une émotion toute différente, c'était de la pitié et de l'indignation. Quoi! me disais-je, à la vue de ce spectacle de misère, est-ce donc là cette charité de Rome qu'on proclame si haut! Je frissonnais d'horreur, et je me demandais si, pour avoir tué un seul homme il y a dixhuit siècles, un peuple tout entier méritait un traitement si barbare et des préventions si interminables!... Hélas! je ne connaissais pas alors ce seul homme! et j'ignorais le cri sanguinaire que ce peuple avait poussé... cri que je n'ose répéter ici et que je ne veux

pas redire. J'aime mieux me rappeler cet autre cri exhalé sur la croix: — *Pardonnez-leur, ô mon Dieu! car ils ne savent ce qu'ils font!*

Je rendis compte à ma famille de ce que j'avais vu et ressenti. Je me souviens d'avoir écrit que j'aimais mieux être parmi les opprimés que dans le camp des oppresseurs.

Je retournai au Capitole, où l'on se donnait beaucoup de mouvement, à l'*Aracoeli*, pour une cérémonie du lendemain. Je m'enquis du but de tant de préparatifs. On me répondit qu'on disposait la cérémonie du baptême de deux Juifs, MM. Costantini, d'Ancône. Je ne saurais exprimer l'indignation qui me saisit à ces paroles; et quand mon guide me demanda si je voulais y assister: « Moi! m'écriai-je, moi! assister à de pareilles infamies! Non, non: je ne pourrais m'empêcher de me précipiter sur les baptisants et sur les baptisés! ».

Je dois dire, sans crainte d'exagérer, que jamais de ma vie je n'avais été plus aigri contre le christianisme que depuis la vue du *Ghetto*. Je ne tarissais point en moqueries et en blasphèmes.

#### *et visites mondaines*

Cependant j'avais des visites de congé à faire et celle du baron de Bussières me revenait toujours à l'esprit, comme une malencontreuse obligation que je m'étais gratuitement imposée. Très heureusement je n'avais pas demandé son adresse, et cette circonstance me paraissait dé-

terminante. J'étais enchanté d'avoir une excuse pour ne point effectuer ma promesse.

C'était le 15 janvier, et j'allai retenir ma place aux voitures de Naples; mon départ est arrêté pour le 17 à trois heures du matin. Il me restait deux jours, je les employai à de nouvelles courses. Mais, en sortant d'un magasin de librairie où j'avais vu quelques ouvrages sur Constantinople je rencontre au *Corso* un domestique de M. de Bussièrès père; il me salue et m'aborde. Je lui demande l'adresse de M. Théodore de Bussièrès; il me répond avec l'accent alsacien: Piazza Nicosia, n° 38.

Il me fallut donc, bon gré, mal gré faire cette visite, et cependant je résistai vingt fois encore. Enfin je me décide en traçant un p. p. c. sur ma carte.

Je cherchais cette place Nicosia, et, après bien des détours, et circuits, j'arrive au n° 38. C'était précisément la porte à côté du bureau des diligences où j'avais pris ma place le même jour. J'avais fait bien du chemin pour arriver au point d'où j'étais parti; itinéraire de plus d'une existence humaine! Mais du même point où je me retrouvais alors, j'allais repartir encore une fois pour faire un tout autre chemin!

Mon entrée chez M. de Bussièrès me causa de l'humeur; car le domestique, au lieu de prendre ma carte que je tenais en main, m'annonça et m'introduisit au salon. Je déguisai ma contrariété, tant bien que mal, sous les formes du sourire, et j'allai m'asseoir auprès de M<sup>m</sup>c la baronne de Bussièrès, qui se trouvait entourée

de ses deux petites filles, gracieuses et douces comme les anges de Raphaël. La conversation, d'abord vague et légère, ne tarda point à se colorer de toute la passion avec laquelle je racontai mes impressions de Rome...

*la « Médaille Miraculeuse »*

Je regardais le baron de Bussières comme un dévot, dans le sens malveillant qu'on donne à ce terme, et j'étais fort aise d'avoir l'occasion de le tympaniser à propos de l'état des Juifs romains. Cela me soulageait; mais ces griefs placèrent la conversation sur le terrain religieux. M. de Bussières me parla des grandeurs du catholicisme; je répondis par des ironies et des imputations que j'avais lues ou entendues si souvent; encore imposai-je un frein à ma verve impie, par respect pour M<sup>me</sup> de Bussières et pour la foi des jeunes enfants qui jouaient à côté de nous.

— « Enfin, me dit M. de Bussières, puisque vous détestez la superstition et que vous professez des doctrines si libérales, puisque vous êtes un esprit fort si éclairé, auriez-vous le courage de vous soumettre à une épreuve bien innocente?

— Quelle épreuve?

— Ce serait de porter sur vous un objet que je vais vous donner... Voici! C'est une médaille de la Sainte Vierge. Cela vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas? Mais quant à moi, j'attache une grande valeur à cette médaille ».

La proposition, je l'avoue, m'étonna par sa puéride singularité. Je ne m'attendais pas à cette chute. Mon premier mouvement était de rire en



la « Médaille Miraculeuse »  
donnée à Alphonse

haussant les épaules; mais la pensée me vint que cette scène fournirait un délicieux chapitre à mes impressions de voyage, et je consentis à prendre la médaille comme une pièce de conviction que j'offrirais à ma fiancée. Aussitôt dit et aussitôt fait. On me passe la médaille au cou, non sans peine, car le noeud était trop court et le cordon ne passait pas. Enfin, à force de tirer, j'avais la médaille sur ma poitrine, et je m'écriais avec un éclat de rire: « Ah! ah! me voilà catholique, apostolique et romain! ».

C'était le démon qui prophétisait par ma bouche.

M. de Bussières triomphait naïvement de sa victoire, et voulut en remporter tous les avantages.

« Maintenant, me dit-il, il faut compléter l'épreuve.

Il s'agit de réciter matin et soir le *Memorare*, prière très courte et très efficace, que saint Bernard adressa à la Vierge Marie.

« Qu'est-ce que votre *Memorare*? m'écriai-je; laissons ces sottises! ». Car en ce moment je sentais toute mon animosité se renouveler en moi. Le nom de saint Bernard me rappelait mon frère qui avait écrit l'histoire de ce saint, ouvrage que je n'avais jamais voulu lire; et ce souvenir réveillait à son tour tous mes ressentiments contre le prosélytisme, et le jésuitisme, et ceux que j'appelais tartufes et apostats.

Je priai donc M. de Bussières d'en rester là; et, tout en me moquant de lui, je regrettais de n'avoir pas moi-même une prière hébraïque à lui offrir pour que la partie fût égale: mais je n'en avais point et n'en connaissais point.

Cependant mon interlocuteur insista: il me dit qu'en refusant de réciter cette courte prière je rendais l'épreuve nulle, et que je prouvais par cela même la réalité de l'obstination volontaire qu'on reproche aux Juifs.

Je ne voulus point attacher trop d'importance à la chose, et je dis: « Soit! je vous promets de réciter cette prière; si elle ne me fait pas de bien, du moins ne me fera-t-elle pas de mal! ». Et M. de Bussières alla la chercher en m'invitant à la copier. J'y consen-

tis à la condition, lui répondis-je, que je vous remettrai ma copie et garderai votre original ». Ma pensée était d'enrichir mes notes de cette nouvelle pièce justificative.

Nous étions donc parfaitement satisfaits l'un et l'autre; notre causerie, en définitive, m'avait paru bizarre, et elle m'amusa. Nous nous séparâmes, et j'allai passer la soirée au spectacle, où j'oubliai et la médaille et le *Memorare*. Mais en rentrant chez moi, je trouvai un billet de M. de Bussières, qui était venu rendre ma visite, et m'invitait à le revoir avant mon départ. J'avais à lui restituer son *Memorare*, et devant partir le lendemain, je fis mes malles et mes préparatifs; puis je me mis à copier la prière, qui était conçue en ces propres termes:

« Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé votre suffrage, ait été abandonné. Plein d'une pareille confiance, je viens, ô Vierge des Vierges, me jeter entre vos bras, et, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds. O Mère du Verbe, ne dédaignez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer ».

J'avais copié machinalement ces paroles de saint Bernard, sans presque aucune attention. J'étais fatigué; l'heure était avancée, et j'avais besoin de prendre du repos.

Le lendemain, 16 janvier, je fis signer mon

passerport et achevai les dispositions du départ; mais, chemin faisant, je redisais sans cesse les paroles du *Memorare*. Comment donc, ô mon Dieu! ces paroles s'étaient-elles si vivement, si intimement emparées de mon esprit? Je ne pouvais m'en défendre; elles me revenaient sans cesse: je les répétais continuellement, comme ces airs de musique qui vous poursuivent et vous impatientent, et qu'on fredonne malgré soi, quelque effort qu'on fasse.

Vers onze heures, je me rendis chez M. de Bussières, pour lui rapporter son inextricable prière. Je lui parlai de mon voyage d'Orient, et il me fournit d'excellents renseignements.

« Mais, s'écria-t-il tout à coup, il est étrange que vous quittiez Rome dans un moment où tout le monde vient assister aux pompes de Saint-Pierre! Peut-être ne reviendrez-vous jamais, et vous regretterez d'avoir manqué une occasion que tant d'autres viennent chercher avec une si avide curiosité ».

Je lui répondis que j'avais pris et payé ma place; que déjà j'en avais donné avis à ma famille; que des lettres m'attendaient à Palerme; qu'enfin il était trop tard pour changer mes dispositions, et que, décidément, je partirais.

Ce colloque fut interrompu par l'arrivée du facteur, qui apportait à M. de Bussières une lettre de l'abbé Ratisbonne. Il m'en donna connaissance; je la lus mais sans aucun intérêt, car il n'était question dans cette lettre que d'un ouvrage religieux que M. de Bussières faisait imprimer à Paris. Mon frère ignorait

d'ailleurs que je fusse à Rome. Cet épisode inattendu devait abrégier ma visite, car je fuyais même le souvenir de mon frère.

Cependant, par une influence incompréhensible, je me décidai à prolonger mon séjour à Rome. J'accordais aux instances d'un homme que je connaissais à peine, ce que j'avais obstinément refusé à mes amis et à mes camarades les plus intimes.

### *une mystérieuse influence*

Quelle était donc, ô mon Dieu! cette impulsion irrésistible qui me faisait faire ce que je ne voulais pas? N'était-ce pas la même qui, de Strasbourg, me poussait en Italie, malgré les invitations de Valence et de Paris? la même qui, de Naples, me poussait à Rome, malgré ma détermination d'aller en Sicile? la même qui, à Rome, à l'heure de mon départ, me força de faire la visite qui me répugnait, tandis que je ne trouvais plus le temps de faire aucune de celles que j'aimais? O conduite providentielle! Il y a donc une mystérieuse influence qui accompagne l'homme sur la route de la vie? J'avais reçu à ma naissance le nom de Tobie avec celui d'Alphonse. J'oubliai mon premier nom; mais l'ange invisible ne l'oublia point. C'était là le véritable ami que le ciel m'avait envoyé; mais je ne le connaissais pas. Hélas! il y a tant de Tobies dans le monde qui ne connaissent point ce guide céleste et qui résistent à sa voix!

Mon intention n'était pas de passer le car-

naval à Rome; mais je voulais voir le Pape; et M. de Bussièrès m'avait assuré que je le verrais au premier jour à Saint-Pierre. Nous allâmes faire quelques courses ensemble. Nos conversations avaient pour objet tout ce qui frappait nos regards; tantôt un monument, tantôt un tableau, tantôt les moeurs du pays, et à ces divers sujets se mêlèrent toujours les questions religieuses. M. de Bussièrès les amenait si naïvement, y insistait avec une ardeur si vive, que plus d'une fois dans le secret de ma pensée, je me disais que si quelque chose pouvait éloigner un homme de la religion, c'était l'insistance même qu'on mettait à le convertir. Ma gaieté naturelle me portait à rire des choses les plus graves, et aux étincelles de mes plaisanteries se joignait le feu infernal des basphèmes auxquels je n'ose plus penser aujourd'hui, tellement j'en suis effrayé.

Et cependant M. de Bussièrès, tout en m'exprimant sa douleur, demeurait calme et indulgent. Il me dit même une fois: « Malgré vos emportements, j'ai la conviction qu'un jour vous serez chrétien, car il y a en vous un fonds de droiture qui me rassure et me persuade que vous serez éclairé, dût pour cela le Seigneur vous envoyer un ange du Ciel ».

« A la bonne heure, lui répondis-je, car autrement la chose serait difficile ».

En passant devant la *Scala Santa*, M. de Bussièrès se prit d'enthousiasme. Il se leva dans sa voiture, et se découvrant la tête, il

s'écria avec feu: « Salut, saint Escalier! voici un pécheur qui vous montera un jour à genoux! ».

Exprimer ce que produisit sur moi ce mouvement inattendu, cet honneur extraordinaire rendu à un *escalier*, serait chose impossible. J'en riais comme d'une action tout à fait insensée; et quand plus tard nous traversâmes la délicieuse *villa Wolkonski*, dont les jardins éternellement fleuris sont entrecoupés par les aqueducs de Néron, j'élevai la voix à mon tour, et je m'écriai en parodiant la première exclamation: « Salut, vraies merveilles de Dieu! c'est devant vous qu'il faut se prosterner et non pas devant un escalier! ».

Ces promenades en voiture se renouvelèrent les deux jours suivants, et durèrent une ou deux heures. Le mercredi 19, je vis encore M. de Bussières, mais il semblait triste et abattu. Je me retirai, par discrétion sans lui demander la cause de son chagrin. Je ne l'appris que le lendemain à midi, dans l'église Saint-André-des-Frères.

... et une croix étrange

Je devais partir le 22, car j'avais de nouveau retenu ma place pour Naples. Les préoccupations de M. de Bussières avaient diminué son ardeur prosélytique, et je pensais qu'il avait oublié sa médaille miraculeuse, tandis que, moi, je murmurais toujours avec une inconcevable impatience l'invocation perpétuelle de

saint Bernard.

Cependant, au milieu de la nuit du 19 au 20, je me réveillai en sursaut: je voyais fixe devant moi une grande croix noire d'une forme particulière et sans Christ. Je fis des efforts pour chasser cette image, mais je ne pouvais l'éviter, et je la retrouvais toujours devant moi, de quelque côté que je me tournasse. Je ne pourrais dire combien de temps dura cette lutte. Je me rendormis; et le lendemain, à mon réveil, je n'y pensai plus.

J'avais à écrire plusieurs lettres, et je me rappelle que l'une d'elles, adressée à la jeune soeur de ma fiancée, se terminait par ces mots: *que Dieu vous garde!*... Depuis j'ai reçu une lettre de ma fiancée, sous la même date du 20 janvier, et, par une singulière coïncidence, cette lettre finissait par les mêmes mots: *que Dieu vous garde!*... Ce jour-là était, en effet, sous la garde de Dieu.

Toutefois, si quelqu'un m'avait dit dans la matinée de ce jour: « *Tu t'es levé juif et tu te coucheras chrétien* »; ... si quelqu'un m'avait dit cela je l'aurais regardé comme le plus fou des hommes.

*le 20 janvier 1842!*

Le jeudi 20 janvier, après avoir déjeuné à l'hôtel et porté moi-même mes lettres à la poste, j'allai chez mon ami Gustave, le piétiste, qui était revenu de la chasse, excursion qui l'avait éloigné pendant quelques jours.

Il était fort étonné de me retrouver à Rome. Je lui en expliquai le motif: c'était l'envie de voir le Pape.

« Mais je partirai sans le voir, lui dis-je; car il n'a pas assisté aux cérémonies de la Chaire de saint Pierre, où l'on m'avait fait espérer qu'il se trouverait ».

Gustave me consola ironiquement en me parlant d'une autre cérémonie tout à fait curieuse, qui devait avoir lieu, je crois, à Sainte-Marie-Majeure. Il s'agissait de la bénédiction des animaux. Et sur cela, assauts de calembours et de quolibets tels qu'on peut se les figurer entre un juif et un protestant.

Nous nous séparâmes vers onze heures, après nous être donné rendez-vous au lendemain: car nous devons aller examiner ensemble un tableau qu'avait fait faire notre compatriote le baron de Lotzbeck. Je me rendis dans un café, sur la place d'Espagne, pour y parcourir les journaux, et je m'y trouvais à peine, quand M. Edmond Humann, le fils du ministre des finances, vint se placer à côté de moi, et nous causâmes très joyeusement sur Paris, les arts et la politique. Bientôt un autre m'aborde, c'était un protestant, M. Alfred de Lotzbeck, avec lequel j'eus une conversation plus futile encore. Nous parlâmes de chasse, de plaisirs, des réjouissances du carnaval, de la soirée brillante qu'avait donnée, la veille, le duc de Torlonia. Les fêtes de mon mariage ne pouvaient être oubliées, j'y invitai M. de Lotzbeck, qui me promit positivement d'y assister.

Si en ce moment (car il était midi), un troisième interlocuteur s'était approché de moi, et m'avait dit: « Alphonse, dans un quart d'heure tu adoreras Jésus-Christ, ton Dieu et ton Sauveur, et tu seras prosterné dans une pauvre église, et tu te frapperas la poitrine aux pieds d'un prêtre, dans un couvent de Jésuites où tu passeras le carnaval pour te préparer au baptême, prêt à t'immoler pour la foi catholique; et tu renonceras au monde, à ses pompes, à ses plaisirs, à ta fortune, à tes espérances, à ton avenir; et, s'il le faut, tu renonceras encore à ta fiancée, à l'affection de ta famille, à l'estime de tes amis, à l'attachement des Juifs... et tu n'aspireras plus qu'à suivre Jésus-Christ et à porter sa croix jusqu'à la mort!... » je dis que si quelque prophète m'avait fait une semblable prédiction, je n'aurais jugé qu'un seul homme plus insensé que lui; c'eût été l'homme qui aurait cru à la possibilité d'une telle folie!

*avec « l'ange de Marie »*

En cependant, c'est cette folie qui fait aujourd'hui ma sagesse et mon bonheur.

En sortant du café, je rencontre la voiture de M. Théodore de Bussières. Elle s'arrête, et je suis invité à y monter pour une partie de promenade. Le temps était magnifique, et j'acceptai avec plaisir. Mais M. de Bussières me demanda la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André-des-Frères (sic),

qui se trouvait presque à côté de nous, pour une commission qu'il avait à remplir; il me proposa de l'attendre dans la voiture; je préférerais sortir pour voir cette église. On y faisait des préparatifs funéraires, et je m'informai du nom du défunt qui devait y recevoir les der-



*Le Comte de Laferronnays*

niers honneurs. M. de Bussières me répondit: « C'est un de mes amis, le comte de Laferronnays; sa mort subite, ajouta-t-il, est la cause de cette tristesse que vous avez dû remarquer en moi depuis deux jours ».

Je ne connaissais pas M. de Laferronnays; je ne l'avais jamais vu, et je n'éprouvais d'autre impression que celle d'une peine assez vague que l'on ressent toujours à la nouvelle d'une mort subite. M. de Bussières me quitta pour aller retenir une tribune destinée à la famille du défunt. — « Ne vous impatientez pas, me dit-il en montant au cloître, ce sera l'affaire de deux minutes... ».

*Oh! c'était Elle*

L'église de Saint-André est petite, pauvre et déserte;... je crois y avoir été à peu près seul;... aucun objet d'art n'y attirait mon attention. Je promenai, machinalement, mes regards autour de moi, sans m'arrêter à aucune pensée; je me souviens seulement d'un chien noir qui sautait et bondissait devant mes pas... Bientôt ce chien disparut, l'église tout entière disparut, je ne vis plus rien., ou plutôt, ô mon Dieu! je vis une seule chose!!!

Comment serait-il possible d'en parler? Oh! non, la parole humaine ne doit point essayer d'exprimer ce qui est inexprimable; toute description, quelque sublime qu'elle puisse être, ne serait qu'une profanation de l'ineffable vérité. J'étais là, prosterné, baigné dans mes larmes, le coeur hors de moi-même, quand M. de Bussières me rappela à la vie.

Je ne pouvais répondre à ses questions précipitées; mais enfin je saisis la médaille que j'avais laissée sur ma poitrine; je baisai avec

effusion l'image de la Vierge rayonnante de grâce... Oh! c'était bien elle!

Je ne savais où j'étais, je ne savais si j'étais



*L'Apparition*

Alphonse ou un autre; j'éprouvais un si total changement que je me croyais un autre moi-même... Je cherchais à me retrouver et je ne me retrouvais pas... La joie la plus ardente éclata au fond de mon âme; je ne pus parler; je ne voulus rien révéler; je sentais en moi quelque chose de solennel et de sacré qui me fit demander un prêtre... On m'y conduisit, et ce n'est qu'après en avoir reçu l'ordre positif, que je parlai selon qu'il m'était possible, à genoux et le coeur tremblant.

Mes premiers mots furent des paroles de reconnaissance pour M. de Laferronnays et pour l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Je savais d'une manière certaine que M. de Laferronnays avait prié pour moi; mais je ne saurais dire comment je l'ai su, pas plus que je ne pourrais rendre compte des vérités dont j'avais acquis la foi et la connaissance. Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment du geste, le bandeau tomba de mes yeux; non pas un seul bandeau, mais toute la multitude de bandeaux qui m'avaient enveloppé disparurent successivement et rapidement, comme la neige et la boue et la glace sous l'action d'un brûlant soleil.

#### *Voyant et converti*

Je sortais d'un tombeau, d'un abîme de ténèbres, et j'étais vivant, parfaitement vivant... Mais je pleurais! je voyais au fond de l'abîme les misères extrêmes d'où j'avais été tiré par une miséricorde infinie; je frissonnais à la vue de

toutes mes iniquités, et j'étais stupéfait, attendri, écrasé d'admiration et de reconnaissance... Je pensais à mon frère avec une indicible joie; mais à mes larmes d'amour se mêlèrent des larmes de pitié. Hélas! tant d'hommes descendent tranquillement dans cet abîme les yeux fermés par l'orgueil ou l'insouciance! ... ils y descendent, ils s'engloutissent tout vivants dans les horribles ténèbres!... Et ma famille, ma fiancée, mes pauvres soeurs!!! Oh! déchirante anxiété! C'est à vous que je pensais, ô vous que j'aime! c'est à vous que je donnais mes premières prières!... Ne lèverez-vous pas les yeux vers le Sauveur du monde, dont le sang a effacé le péché originel? Oh! que l'empreinte de cette souillure est hideuse! Elle rend complètement méconnaissable la créature faite à l'image de Dieu.

On me demande comment j'ai appris ces vérités, puis-qu'il est avéré que jamais je n'ouvris un livre de religion, jamais je ne lus une page de la Bible, et que le dogme du péché originel, totalement oublié ou nié par les Juifs de nos jours, n'avait jamais occupé un instant ma pensée; je doute même d'en avoir connu le nom. Comment donc suis-je arrivé à cette connaissance? Je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'en entrant à l'église, j'ignorais tout; qu'en sortant, je voyais clair. Je ne puis expliquer ce changement que par la comparaison d'un homme qu'on réveillerait subitement d'un profond sommeil, ou bien par l'analogie d'un aveugle-né qui tout à coup verrait le jour; il

voit, mais il ne peut définir la lumière qui l'éclaire et au sein de laquelle il contemple les objets de son admiration.

Quoi qu'il en soit de ce langage inexact et incomplet, le fait positif est que je me trouvais en quelque sorte comme un être nu, comme une table rase... Le monde n'était plus rien pour moi; les préventions contre le christianisme n'existaient plus; les préjugés de mon enfance n'avaient plus la moindre trace, l'amour de mon Dieu avait tellement pris la place de tout autre amour, que ma fiancée elle-même m'apparaissait sous un nouveau point de vue. Je l'aimais comme on aimerait un objet que Dieu tient entre ses mains, comme un don précieux qui fait aimer encore davantage le donateur.

Je répète que je conjurai mon confesseur, le R. P. de Villefort, et M. de Bussièrès, de garder un secret inviolable sur ce que m'était arrivé. Je voulus m'ensevelir au couvent des Trappistes pour ne plus m'occuper que des choses éternelles; et aussi, je l'avoue, je pensais que dans ma famille et parmi mes amis on me croirait fou, qu'on me tournerait en ridicule, et qu'ainsi mieux vaudrait échapper entièrement au monde, à ses propos et à ses jugements.

Cependant les supérieurs ecclésiastiques me montrèrent que le ridicule, les injures, les faux jugements, faisaient partie du calice d'un vrai chrétien; ils m'engagèrent à boire ce calice et m'avertirent que Jésus-Christ avait annoncé à



Rome: *Basilique Saint André "delle Fratte"*

ses disciples des souffrances, des tourments et des supplices.

Ces graves paroles, loin de me décourager, enflammèrent ma joie intérieure; je me sentais prêt à tout, et je sollicitais vivement le baptême. On voulut le retarder: « Mais, quoi, m'écriai-je, les Juifs qui entendirent la prédication des Apôtres furent immédiatement baptisés, et vous voulez m'ajourner, après que j'ai entendu la Reine des Apôtres ». Mes émotions, mes désirs véhéments, mes supplications touchèrent les hommes charitables qui m'avaient accueilli, et l'on me fit la promesse, à jamais bienheureuse, du baptême!

Je ne pouvais presque pas attendre le jour fixé pour la réalisation de cette promesse tellement je me voyais difforme devant Dieu! Et cependant que de bonté, que de charité ne m'a-t-on pas témoigné pendant les jours de ma préparation? J'étais entré au couvent des Pères Jésuites pour vivre dans la retraite, sous la direction du R. P. de Villefort, qui nourrissait mon âme de tout ce que la parole divine a de plus suave et de plus onctueux. Cet homme de Dieu n'est pas un homme; c'est un coeur, c'est une personnification de la céleste charité! Mais à peine avais-je les yeux ouverts que je découvris autour de moi bien d'autres hommes de ce même genre, dont le monde ne se doute pas. Mon Dieu, que de bonté, que de délicatesse et de grâce dans le coeur de ces vrais chrétiens! Tous les soirs, pendant ma retraite, le vénérable Supérieur général des Jésuites venait lui-même jusqu'à moi, et versait dans mon âme un baume du Ciel. Il me disait quelques mots et ces mots semblaient s'ouvrir et grandir en moi à mesure que je les écoutais, et ils me remplissaient de joie, de lumière et de vie.

Ce prêtre, si humble et à la fois si puissant, aurait pu ne point me parler, car sa seule vue produisait en moi l'effet de la parole; son souvenir aujourd'hui encore suffit pour me rappeler la présence de Dieu et allumer la plus vive reconnaissance. Je n'ai point de termes pour exprimer cette reconnaissance; il me faudrait un

coeur bien autrement vaste, et cent bouches pour dire quel amour je ressens pour ces hommes de Dieu, pour M. Théodore de Bussières, qui a été l'ange de Marie, pour la famille de Laferronnays, à laquelle je porte une vénération et un attachement au-dessus de toute expression!

*grâces ineffables*

Le 31 janvier arriva enfin, et ce ne sont plus quelques âmes, mais toute une multitude d'âmes pieuses et charitables qui m'enveloppèrent en quelque sorte de tendresse et de sympathie! Combien je voudrais les connaître et les remercier! Puissant-elles toujours prier pour moi, comme je prie pour elles!

O Rome! quelle grâce j'ai trouvée dans ton sein!

La mère de mon Sauveur avait tout disposé d'avance, car elle avait fait venir là un prêtre français pour me parler ma langue maternelle au moment solennel du baptême; c'est M. Dupanloup, dont le souvenir se rattachera toute ma vie aux émotions les plus vives que j'ai éprouvées. Heureux ceux qui l'ont entendu! car les échos de cette puissante parole, qu'on a répétée plus tard, ne rendront jamais l'effet de la parole elle-même. Oh! oui, je sentais qu'elle était inspirée par celle-là même qui faisait l'objet du discours.

Je ne rapporterai point les choses qui regardent mon baptême, ma confirmation et ma première communion, grâces ineffables que j'ai toutes reçues en ce même jour des mains de S. E. le cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté.

Une *dernière consolation* m'était réservée.  
Vous vous rappelez quel était mon désir de voir  
le Saint Père, désir ou plutôt curiosité qui m'avait



*baptême d'Alphonse Ratisbonne*

retenu à Rome. Mais j'étais loin de me douter dans quelles circonstances ce désir se réaliserait.

### *Audience du Saint-Père*

C'est en qualité d'enfant nouveau-né de l'Église que je fus présenté au Père de tous les fidèles. Il me semble que dès mon baptême j'éprouvai pour le Souverain Pontife les sentiments de respect et d'amour d'un fils. J'étais donc bien heureux quand on annonça que je serais conduit à cette audience sous les ailes du R. P. général des Jésuites; mais pourtant je tremblais, car je n'avais jamais paru devant les grands du monde, et ces grands me paraissaient alors bien petits en comparaison de cette vraie grandeur. J'avoue que toutes les majestés du monde me semblaient concentrées sur celui qui possède ici-bas la puissance de Dieu, sur le Pontife qui, par une succession non interrompue, remonte à saint Pierre et au grand-prêtre Aaron, le successeur de Jésus-Christ lui-même, dont il occupe la chaire inébranlable!

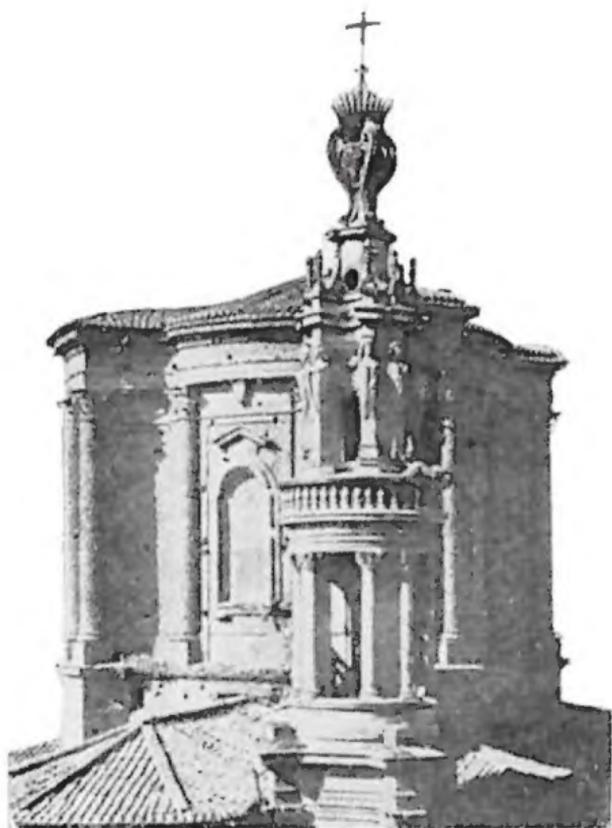
Je n'oublierai jamais la crainte et les battements de coeur qui m'oppressaient en entrant au Vatican, en traversant tant de vastes cours, tant de salles imposantes qui conduisent au sanctuaire du Pontife. Mais toutes ces inquiétudes tombèrent et firent place à la surprise et à l'étonnement, quand je le vis lui-même si simple, si humble et si paternel! Ce n'était point un monarque, mais un père dont la bonté extrême me traitait comme un enfant bien-aimé.

## LE SANCTUAIRE BASILIQUE DE SAINT ANDRE' « DELLE FRATTE »

Sous sa forme la plus ancienne, très modeste dans ses proportions et dans son art, l'édifice remonte au XI<sup>e</sup> siècle. Desservi au XV<sup>e</sup> siècle par les Ecosais, lorsque ces derniers se trouvèrent aux prises avec la révolte anti-catholique en Angleterre, l'église passa sous la dépendance directe d'une Fraternité, en prenant le titre paroissial qui y fut apporté par Saint Jean della Ficozza. Les religieux Minimes de Saint François de Paule furent les derniers, chronologiquement, à être appelés à desservir le sanctuaire, par un Bref du Pape Sixte V, en date du 7 Août 1585. Ces religieux, qui le dirigent encore actuellement, possédaient à l'époque le grand complexe formé par l'église et le Couvent de la Trinité des Monts; ils firent de ce nouveau sanctuaire et du couvent qu'ils y construisirent tout à côté, un centre de ministère et d'étude pour les religieux italiens.

*Art...*

Ils commencèrent tout d'abord à y installer le siège de la Curie Généralice; en 1605, sur des plans de Gaspara Guerra, ils transformèrent radicalement l'ancienne église. On ne conserva



Rome: *S. André « delle Fratte » (extérieur)*

que deux fresques, représentant une Annonciation et une Nativité, attribuées au pinceau remarquable d'Avanzino Nucci (mort en 1629). L'architecte Francesco Borromini, toujours en recherche de plans nouveaux, fit opérer un autre remaniement, qui donna plus d'espace à la nef, et plus de grandeur à l'ensemble du bâtiment; il l'enrichit d'une tribune et d'une coupole digne de son génie. Il faut ajouter à ces ouvrages le clocher élancé, joyau d'art baroque, aux lignes aériennes et gracieuses. Très original de concep-

tion, il couronna dignement l'ensemble architectural préexistant. Dernier trait de génie, ce clocher fut couronné par l'artiste d'un diadème en pierre, remplacé par la suite par un diadème en métal. Il voulait être un simple motif original de décoration; il fut, en fait, le présage des faits qui se dérouleraient sous son ombre.

Mais d'autres artistes illustres devaient laisser leur empreinte dans le sanctuaire romain de l'Immaculée. L'ensemble des bâtiments fut complété en 1731, et de manière définitive, par Fra Giulio Casali, laïc convers, sacristain, mécène, qui se servit du génie des architectes Filippo Barigioni, Luigi Vanvitelli et des Valadier, dans les deux chapelles du transept.

Parmi les oeuvres réalisées par des artistes connus, citons: les Anges du Bernin (Bernini); une statue de Sainte Anne par Maini; le monument funéraire du Cardinal Calcagnini par Bracci; les fresques sur les pendentifs de la coupole; les tableaux de Saint Joseph et de San Carlo par Cozza; Saint François de Paule, par Nogari; les tableaux de Saint Michel Archange et du Baptême de Jésus, par Geminiani; les trois grandes représentations de l'abside, sur la passion de l'Apôtre Saint André, oeuvres de Lazzari, Leonardi et Trevisani. Mais les oeuvres les plus importantes et les plus belles demeurent la coupole originale et le clocher inattendu, véritables joyaux du génie borrominien. Parmi les tombeaux des artistes de renom, citons, près de l'entrée latérale, celui de Zucchi, d'Angelica Kaufman et de Caffarelli.



*l'un des Anges du Bernini*

Au cours des trente dernières années, devant l'importance croissante prise par le Sanctuaire-Basilique, l'aspect de l'église a beaucoup changé, grâce à des travaux de consolidation et de restauration générale; c'est ainsi que la Chapelle de la Vierge du Miracle connut un aspect nouveau, avec des marbres et des métaux précieux. La chapelle actuelle remplace, depuis 1950, celle de 1849 dûe à l'architecte Sarti, de l'académie de Saint Luc; quoi qu'il l'aît enrichie alors de stuc brillant de grande valeur artistique, il avait cependant suivi le goût de son temps pour l'imitation du marbre, et son oeuvre ne correspondait plus alors à l'évènement extraordinaire.

Le dévoué Père Paolo Rapa, qui était alors Curé de Saint André fit exécuter des travaux sur un projet présenté par l'architecte Marcello Piacentini; le résultat fut une fusion harmonieuse des lignes classiques et modernes, qui donnent une impression d'élégance et de grâce. Alfredo Biagini, sculpteur, contribua à enrichir l'ensemble déjà monumental; il exécuta, selon son art bien connu, le tabernacle en argent, or et pierres précieuses et le monogramme marial en bronze. D'autres oeuvres, parmi lesquelles les stucs finement dorés, complètent la Chapelle qui, malgré le peu d'espace dont elle dispose, est ainsi un digne monument élevé en l'honneur de la Vierge du Miracle par la charité généreuse des fidèles et grâce à des artistes de talent.

Plus récemment, d'autres travaux furent entrepris, à l'extérieur et à l'intérieur de la basilique: depuis les fondations jusqu'au faite, le campanile, le cloître, le couvent voisin. Tous ces travaux sont dûs à l'initiative des différents Curés de la paroisse, le Père Giulio Nicolini et le Père Pasquale Clemente.

Pour qui entre dans la Basilique, se présente alors une atmosphère de recueillement, de piété, qui convient à ce lieu honoré d'une apparition de la Vierge Immaculée.

*et piété...*

Mais, en vérité, la raison principale de la gloire de ce Sanctuaire lui vint plus de la Reine du Ciel que de la marque du génie humain; et cette gloire ne saurait passer. En apparaissant sur un autel du sanctuaire, la Vierge silencieuse aurait fait comprendre d'une manière sobre mais pleine d'efficacité, une méthode nouvelle pour parvenir à la Foi Catholique; le nouveau sanctuaire se trouverait ainsi placé à l'avant-garde des temps nouveaux.

En effet, depuis cette première conversion qui tient du prodige, l'histoire du Sanctuaire est constellée d'une longue série de merveilles et de triomphes opérés par la Vierge Marie.

Un nombre extraordinaire de conversions suivit cette première conversion; et même si elles n'eurent pas ce caractère fulgurant de la Grâce terrassant Ratisbonne, et le caractère unique des circonstances dans lesquelles elle se dé-

roula, elles sont là, cependant, pour démontrer que l'Immaculée a choisi Saint André « delle Fratte » pour en faire le Sanctuaire de la prière



*Crucifixion de Saint André (tableau dans l'abside)*

de demande et de la réparation.

De plus, nombreuses ont été les grâces obtenues en faveur des corps, mais plus nombreuses encore, celles en faveur des âmes. D'innombrables « ex votos » témoignent de la reconnaissance profonde envers la Vierge du Miracle, pour toutes ces faveurs célestes obtenues en ce lieu.

*saints et serviteurs de Dieu aux pieds  
de la Vierge du Miracle*

Non seulement des simples fidèles, mais aussi des âmes d'apôtres, des Saints et des serviteurs de Dieu authentiques, ont vénéré l'Immaculée dans le Sanctuaire de Saint André « delle Fratte ».

Saint Jean Bosco, qui avait compris la valeur de la manifestation de la Vierge Marie, en raconta l'histoire aux enfants de l'Oratoire Salésien en 1842, et il en laissa le souvenir dans son premier précis d'Histoire de l'Église. Au cours de ses fréquents séjours à Rome, et en particulier lorsqu'il était l'hôte de Monsieur Sigismondi, habitant Via Sistina, il alla souvent s'agenouiller devant l'autel de la Vierge du Miracle, attiré par cette dévotion et par la confiance à l'Immaculée.

Une visite faite par le Saint en 1880, selon le rapport de son secrétaire Gioacchino Berto, est rapportée en ces termes: « 27 mars 1880, Samedi-Saint; visite à l'église de Saint André "delle Fratte".

Toutes ces visites lui obtinrent la bienveillance de la Reine du Ciel.

Humblement, il avait déposé les Constitutions

de la nouvelle Société Salésienne à la Congregation Romaine compétente; mais les oppositions étaient si nombreuses que l'on craignait qu'elles ne fussent pas approuvées.

Avec une foi admirable, il envoya Don Berto à Saint André « delle Fratte » pour faire brûler des cierges devant l'autel de la Vierge, et il y fit célébrer une Messe; finalement, l'approbation tant attendue arriva.

Tout comme Saint Jean Bosco, et dans des circonstances analogues, Sainte Maria Crocifissa di Rossa, fondatrice des « Servantes de la Charité », s'adressa avec confiance à l'intercession de la Vierge du Miracle. Contrairement à toute prévision, et malgré le déchaînement d'une tempête d'oppositions, les démarches faites en vue de l'approbation de la Congrégation réussirent rapidement. Elle se trouvait, le 19 Septembre 1850, à Saint André « delle Fratte » pour vénérer l'Immaculée, et souvent, elle y retourna pour assister à la Sainte Messe et pour faire la Communion, en Lui confiant toutes choses. « Notre première visite fut pour l'autel de l'Immaculée où se convertit Ratisbonne, écrivit la Sainte, le 24 Septembre à la "Vicaria" de Crémone. Oh! priez, par charité; à présent, il s'agit de l'avenir de toute la Congrégation ».

Deux mois plus tard, elle se rendit une nouvelle fois avec ses compagnes au Sanctuaire pour remercier la Vierge Marie.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, elle aussi, en pèlerinage à Rome avec son père, se rendit à plusieurs reprises à Saint André « delle Fratte », et

elle communia à l'autel de l'apparition pendant son bref séjour romain. En cette circonstance, tout porte à le croire, elle dut confier à la Vierge Marie sa vocation pour le Carmel.

Il ne faut pas manquer de mentionner également la mémoire de Saint Vincent Pallotti, contemporain d'autres grands dévôts de la Vierge Marie, le Bienheureux Don Luigi Guanella, le Vénérable Bernardo M. Clausi des Pères Minimes, Marie Thérèse Lodochowska et Don Oriane.

Et venons-en à présent au Fondateur de la Milice de l'Immaculée, dont l'inspiration première remonte au récit du prodigieux événement du 20 janvier 1842: le Père Maximilien Kolbe, polonais, canonisé par le Pape Jean Paul II le 10 Octobre 1982. Le 20 janvier 1917, Maximilien Kolbe était séminariste chez les Mineurs Conventuels au Collège International de Saint Théodore à Rome. Ce jour-là, le Père Stefano Ignudi, son Maître, lui proposa comme sujet de méditation, l'apparition de la Vierge Immaculée au juif Ratisbonne.

Ce fut l'étincelle qui déclencha une immense ferveur mariale.

Après sa Première Messe célébrée le 29 avril 1919 à l'autel de la Vierge du Miracle, le Père Kolbe commença toute cette série d'oeuvres qui, grâce à la presse et aux cités de Marie, devaient le conduire à ce niveau de sainteté couronné par le geste héroïque du 14 Août 1941, où il s'offrit en holocauste, par charité pour son prochain, dans le camp d'extermination d'Auschwitz (Oświęcim, à présent).

## COURONNEMENT, CEREMONIES, TITRES



*la Vierge du Miracle*

En mai 1842, quelques mois seulement après le prodige, on plaça à l'endroit même de l'apparition, une image de la Vierge du Miracle, représentée dans son apparition à Ratisbonne, pour y être l'objet de la vénération des fidèles. Le tableau fut exécuté, d'après une tradition constante, selon les indications fournies à l'ar-

tiste Natale Carta, par le voyant lui même.

Le 3 juin 1842, après avoir terminé l'enquête requise en vue du procès d'étude sur les faits du 20 janvier de cette année, le Cardinal Costantino Patrizi, Vicaire Général du Pape Grégoire XVI pour le Diocèse de Rome, déclara qu'il résultait, de l'étude accomplie, que le miracle opéré par la Bienheureuse Vierge Marie, était pleinement vrai et digne de foi, et permit que l'on publiât et répandît le récit de ce grand miracle. Dans un autre Décret, le même Cardinal Patrizi érigea canoniquement dans le Sanctuaire « la Pieuse Union de la Vierge du Miracle », en souvenir perpétuel du prodige, et pour le développement de la dévotion mariale.

Les merveilles que la Sainte Vierge accomplit dans son Sanctuaire sont si nombreuses et d'une importance telle que, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'apparition, le 17 janvier 1892, et à la demande du Père Gaspare Dellepiane, « Correcteur » Général de l'Ordre des Minimes, le Chapitre de la Basilique Vaticane couronna l'image vénérée de la Vierge, d'un diadème d'or, sur mandat spécial du Pape Léon XIII.

Par la suite, à la demande du Père Giacomo Tagliaferro, « Correcteur » Général de l'Ordre des Minimes, étant donné les caractéristiques artistiques bien conues, de l'église romaine de Saint André « delle Fratte », et le privilège unique d'une apparition de la Vierge Immaculée, Pie XII voulut qu'elle soit élevée au titre de Basilique, le 25 avril 1942. Mais la bienveillance du Pontife pour ce sanctuaire situé au coeur de Rome, ne

s'arrêta pas là. Le 21 décembre de l'année suivante, en effet, il accordait un nouveau signe de sa prédilection toute particulière par l'Indulgence « toties quoties » que l'on pouvait gagner dans la basilique, le jour de la Fête de la Vierge du Miracle, depuis l'heure de midi du jour précédent et durant toute la journée du 20 janvier, aux conditions habituelles requises en ce domaine.

Le sanctuaire s'enorgueillit aussi d'autres cérémonies et d'autres gloires. Parmi elles, il faut mentionner en particulier la cérémonie d'action de grâce le jour même de la canonisation de Sainte Catherine Labouré, le 27 juillet 1947: c'est elle en effet, religieuse Fille de la Charité, qui fut choisie en premier, au siècle dernier, au cours d'une apparition de la Vierge Immaculée, pour répandre l'apostolat de la Médaille Miraculeuse, dont l'efficacité fut confirmée ensuite par les faits nouveaux survenus à Saint André « delle Fratte »; puis, les nombreux pèlerinages accomplis par les malades; les cérémonies et la « peregrinatio » à l'occasion de l'Année Mariale de Lourdes (1954) dans cette église que Benoit XV appelait « La Lourdes romaine ».

Dans les temps plus proches de nous, il faut mentionner d'autres faits: par un Bref daté du 12 Mars 1960, le Pape Jean XXIII élevait la Basilique de Saint André « delle Fratte » au Titre Cardinalice. Il faut noter encore les nombreux pèlerinages italiens et étrangers venus pour prier la Vierge Immaculée connue sous le nom de Vierge du Miracle, et notamment, la visite du Pape Jean Paul II le 28 février 1982.

## LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

L'apparition à Ratisbonne est strictement liée à celle de la Vierge à Sainte Catherine Labouré. Lors de cette apparition, qui eut lieu en 1830 à Paris, rue du Bac, la Sainte Vierge avait adressé à cette sœur, novice de l'Institut des Filles de la Charité, l'invitation à faire frapper une médaille, dont la Vierge même indiqua l'image, avec la promesse que grandes seraient les grâces pour celui qui la porterait. De fait, le jour de l'apparition, Alphonse Ratisbonne portait cette Médaille non par dévotion, certainement, mais pour se montrer aimable envers son ami, le comte De Bussière, ainsi que pour avoir secrètement la possibilité, une fois rentré à Paris, de s'amuser avec sa fiancée quant aux crédulités des catholiques. Toutefois, le comte De Bussière croyait fermement à la promesse de la Sainte Vierge et avait poussé son jeune ami à porter la médaille en espérant, ainsi, l'amener à la conversion. Cette conversion faisait même l'objet des prières insistantes que le frère d'Alphonse, Théodore Ratisbonne, déjà converti au catholicisme et, qui plus est, prêtre, adressait instamment à Dieu.

La nuit entre les 18 et 19 juillet 1830 a lieu la première apparition : sœur Cathérine est guidée par un enfant (son ange gardien) dans la chapelle

de l'Institut où l'attend la Vierge. Ici a lieu un entretien entre la sainte et Marie, qui lui annonce l'intention de Dieu de lui confier une grande mission.

Le 27 novembre de la même année a lieu une autre apparition, où l'on peut distinguer deux phases. Dans la première, Marie apparaît à la jeune novice debout sur un globe enveloppé par les anneaux d'un serpent, alors qu'elle offre à Dieu un autre petit globe doré, symbole du monde et de chaque âme, qu'Elle tient à la hauteur du cœur : des mains de la Vierge deux faisceaux de lumière pleuvent sur le globe inférieur. Dans la deuxième phase, alors que le petit globe d'or disparaît, les mains de Marie baissent en irradiant encore des faisceaux lumineux, symbole des grâces obtenues de Dieu par son intercession et, comme une auréole autour de la tête de la Vierge, apparaissent, en caractères d'or, les mots de l'oraison jaculatoire : *Ô Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui à vous recourons*. Ensuite, il semble que l'image soit vue par derrière : la figure de la Vierge disparaît et au milieu se détache la lettre M, très lumineuse, au-dessus de laquelle apparaît la Croix et, au-dessous, les Saints Cœurs de Jésus et de Marie, tandis que douze étoiles brillantes se disposent en forme de couronne. En même temps Cathérine entendit une voix qui lui dit d'un ton de commandement : *Fais frapper une médaille selon le modèle que tu as vu; ceux qui, après sa bénédiction, la porteront en répétant la brève prière : Ô Marie, conçue etc, recevront de grandes grâces. Elles seront abondantes pour celui qui aura confiance...les*



*chapelle de l'Apparition*

*rayons sont le symbole des grâces que j'accorderai à qui me les demandera.*

Les mille-cinq-cents premiers exemplaires furent frappés le 30 juin 1832. La médaille fut dite aussitôt miraculeuse.

Sœur Cathérine vécut dans le silence absolu et la plus grande humilité et elle servit pendant quarante-six ans les pauvres de l'hospice d'Enghien à Paris. Elle mourut le 31 décembre 1876 ; quand sa dépouille fut exhumée, les mains qui avaient touché la Vierge et les yeux qui l'avaient vue parurent extraordinairement conservés. Elle fut béatifiée par Pie XI le 28 mai 1933 et canonisée par Pie XII le 27 juillet 1947.

### *le prodige continue*

Plus de 160 ans sont passés depuis l'apparition de la Sainte Vierge à Ratisbonne. Sur l'autel de l'apparition on a placé l'image de la Vierge, chef-d'œuvre de l'artiste de Messine Natale Carta, peinte selon les indications données par Ratisbonne même; la nappe qui recouvrait l'autel le jour de l'apparition a été gardée jalousement dans un reliquaire précieux pour la vénération des fidèles.

Mais dans l'Église de S. Andrea delle Fratte ne reste pas seulement le souvenir de ce qui s'est passé le 20 janvier 1842, *car le prodige continue encore!*

Cette basilique paroissiale garde silencieusement et dévotement l'histoire de plusieurs autres conversions, qui se produisent sans bruit extérieur,

sans éléments prodigieux vérifiables, sans documentation jurée; elles ont lieu par le mystère de la grâce, qui réveille l'homme et l'amène sur les chemins du bien. Et la Mère de cette grâce, ainsi que celle qui intercède, est toujours la Sainte Vierge, mieux invoquée aujourd'hui, à la suite de cette intercession de grâce, comme la Mère de la conversion.

Les religieux prêtres qui exercent dans l'Église de S. Andrea delle Fratte le ministère de la réconciliation, peuvent attester des cas innombrables de conversion, se produisant justement comme le 20 janvier de 1842 avec Ratisbonne : des personnes loin de la vie sacramentelle, par exemple, qui, sorties de leurs maisons uniquement pour se promener et passées *fortuitement* devant l'église de S. Andrea et, sans aucune motivation religieuse, poussées à y entrer par curiosité, *en ne désirant qu'admirer des œuvres d'art*, se sont ensuite trouvées à s'agenouiller, presque en larmes, devant le confessionnal, afin de se réconcilier avec Dieu. Quelqu'un remarque expressément d'ignorer même que dans cette église, plusieurs années auparavant, s'était produit le prodige de la conversion de Ratisbonne : *J'étais sorti de ma maison uniquement pour me promener sans une véritable destination, et je me suis trouvé à genoux devant un prêtre pour me confesser... après bien des années!*

Voilà le récit d'une histoire récente de conversion.

Je traversais une période de grande dépression morale... les valeurs morales, celles dans lesquelles

je croyais plus de quinze ans auparavant étaient inexistantes... Dieu, la religion, mes frères... n'existaient pas. Il n'y avait que moi... Un dimanche du mois de mars 1999, dans l'après-midi, je rencontraï par hasard une personne de ma connaissance à Piazza S. Silvestro. Je le rencontraï et je ressentis une grande joie. Je lui proposai d'aller prendre un café et il me demanda, par contre, de l'accompagner dans une Église, l'Église de S. Andrea delle Fratte. En faisant un petit effort j'acceptai d'y entrer en évitant soigneusement de regarder les images de Jésus et de la Vierge... La Messe finit et mon ami me demanda alors de le suivre en sacristie. Il voulait me faire cadeau de la "Médaille miraculeuse". Toujours la même propagande, je pensai. Il faudrait beaucoup plus. Mais pourquoi suis-je ainsi réduit? Dieu, si tu existes, pourquoi as-tu permis de me faire tellement de mal? Est-ce qu'une médaille peut résoudre mes problèmes?... Enfin j'acceptai la Médaille. Mon ami me la donna comme s'il s'agissait d'une potion magique. Il me sembla fort impoli de lui dire que, quand même, je possédais déjà une image pieuse dans mon portefeuille...et elle n'avait servi à rien. Merci mon ami, je t'accompagne au travail... Encore une fois seul, la conscience se fait sentir de nouveau. Je pleure et entre dans ma voiture, je regarde la Médaille et commence à lire les quelques lignes à propos des Grâces...mais comment peut-on croire, encore à nos jours, aux Grâces? Ce n'est que du temps perdu. Pourtant, quand je suis chez moi, je relis ces "notices" à propos de la Médaille. Je pense alors qu'il n'y aura nulle chose de mauvais à la

porter : rien n'arrivera, tout au plus. Voilà dans mon lit, je me retrouve à réfléchir sur l'Église. Le jour suivant, au bureau, le temps ne passe pas. Je suis agité pendant toute la journée. Je pensais uniquement à la chapelle de la Vierge du miracle et je voulais y retourner pour demeurer en silence. Finalement, mon tour de travail se termine. Grâce à une excuse je réussis à reprendre ma liberté et j'arrive à l'Église. La Vierge et moi. Nous deux, nous devons parler maintenant. Mais, puis-je parler à un dessin? Je te mets un cierge, et par cela je reconnais déjà que tu as gagné. Par le passé, je n'aurais jamais laissé une offrande pour l'Église. Je récite quelques prières et tout juste après je me laisse aller à l'angoisse et au découragement. Je ne sais pas vraiment si c'est Toi qui m'as appelé ou si je ne suis qu'un sot superstitieux, mais j'accepte le jeu. Il y a tellement de gens autour de moi et tous avec leurs chagrins. Moi, ô Marie, je ne suis même pas digne de te regarder, mais je sens ta présence. Tu es là, tout près de moi. Je regarde le tableau et la tête commence à me tourner. Je perçois Ta présence. À genoux, au dernier banc, je Te parle. Je sais que Tu es là et que m'entends. Je Te conte toute ma vie, et j'ai eu tellement de honte à le faire! Et Jésus est là, à côté de Toi. Ensuite j'arriverai même à Toi, ô Dieu. Toi, ô Marie, Tu es mon Intermédiaire de Grâce et c'est Toi donc qui dois me conduire jusqu'à Lui. Notre entretien devient si intime que je dois faire un effort pour revenir avec mon esprit sur la terre, dans cette douce petite Église où j'étais et où, pendant quelques instants, j'avais oublié même mon nom...

Je Te remercie ô Dieu. Je reviens très souvent dans cette merveilleuse Chapelle pour entendre la Sainte Messe et le Rosaire. Après quinze ans environ j'ai eu là, à nouveau, Jésus dans mon cœur. Marie, Ta présence et Ta bonté sont des dons grandioses. Marie, après l'Eucharistie – j'en suis sûr – Ton visage m'a regardé avec un sourire. Je ne suis plus la même personne, il n'y a que mon nom comme héritage du passé. Je ne veux que parler de Toi, de Jésus et de Votre Grand Amour. J'éprouve tellement de douleur quand je pense à mon passé!

Depuis quelques années, à l'autel de l'apparition, tous les premiers samedis du mois, on récite le rosaire pour la conversion et on célèbre la Sainte Messe dans le même but. Les fidèles qui passent, dès le soir du vendredi précédent, laissent par écrit une intention de prière : ce sont les infinies grâces de conversion qui sont demandées. Dieu sait le grand nombre de celles entendues par la Vierge, en ramenant ainsi tant d'âmes à Dieu!

## LES RELIGIEUX MINIMES GARDENT LE SANCTUAIRE DE LA VIERGE DU MIRACLE

La garde du Sanctuaire de la Vierge du Miracle est encore confiée aux religieux Minimes, fils de S. François de Paule (Paule 1416 – Tours 1507).

L'Ordre des Minimes a été fondé par S. François de Paule, ermite calabrais, au XV<sup>me</sup> siècle. Il a voulu donner une empreinte pénitentielle à sa famille religieuse, en montrant à ses disciples la suite du Christ pénitent et l'annonce, dans l'Église, de l'Évangile de la pénitence ; par conséquent, il a fourni à l'Église de ces temps-là, qui avait tellement besoin de réformes, l'indication nécessaire pour se renouveler d'après l'Évangile.

L'Ordre se compose de trois branches : les moines (I Ordre), qui relient l'engagement d'une vie apostolique à la vie contemplative ; les moniales (II Ordre), qui vivent en clôture une vie entièrement consacrée à la contemplation ; les fidèles laïques des deux sexes (III Ordre), qui vivent dans le monde l'engagement évangélique de la conversion en animant les réalités terrestres.

Les Règles, que S. François a laissées à ses disciples, ont été définies par le pape Jules II, qui les a approuvées, "*comme une lumière qui éclaire les pénitents dans l'Église*". Selon la Règle du I et

du II Ordre, dans le contexte d'un spécial engagement de spiritualité pénitentielle, une importance toute particulière est acquise par le IV vote de la vie quadragésimale, selon lequel on vit, le long de toute sa vie, l'abstinence particulière de la viande, comme déjà l'Église l'exigeait de ses fidèles en carême.

Quant à l'apparition de la Vierge dans l'Église de S. Andrea delle Fratte, considérée par les Minimes leur maison du général, ils y ont toujours vu non seulement un signe de bienveillance de Marie, mais aussi un aval, dans un certain sens, à leur mission pénitentielle dans l'Église. La conversion de Ratisbonne est le signe de Dieu quant à leur mission de rappeler les hommes à faire pénitence pour les ramener sur le chemin de Dieu. Les Minimes aussi, par conséquent, aiment s'adresser à Marie en l'appelant "*Vierge de la conversion*".

Le 20 janvier 1993, après la conclusion des fêtes pour le 150<sup>e</sup> anniversaire du prodige, toute la famille religieuse des Minimes, réunie autour de l'autel de l'apparition, a offert à la Vierge une lampe artistique qui brûle constamment comme témoignage de l'amour et de la reconnaissance des fils de S. François de Paule envers la Mère de Dieu, qui a voulu les honorer en choisissant leur Église pour son apparition historique. C'est à elle qu'ils s'adressent avec confiance et espoir afin de puiser, d'après l'exemple de Sa vie, la force pour vivre leur charisme pénitentiel et pour le témoigner à travers une mission incisive au sein de l'Église, dans laquelle ils ont été placés en tant que lumière éclairant les pénitents.

## SOMMAIRE

<i>Présentation</i> . . . . .	3
IL TOMBA JUIF, IL SE RELEVA CHRÉTIEN . . . . .	5
Ratisbonne, le converti de la Vierge Marie . . . . .	7
Alphonse, banquier? . . . . .	8
Entre l'amour de Flore, la fiancée . . . . .	10
... et l'aversion pour Théodore . . . . .	12
dans l'attente du mariage . . . . .	14
étapes d'un voyage agréable . . . . .	15
à Rome, non! . . . . .	17
Rome, le lieu de la grâce . . . . .	19
visites des monuments . . . . .	22
... et visites mondaines . . . . .	24
la « Médaille Miraculeuse » . . . . .	26
le « Memorare » . . . . .	28
une mystérieuse influence . . . . .	31
... et une croix étrange . . . . .	33
le 20 janvier 1842 . . . . .	34
avec « l'ange de Marie » . . . . .	36
Oh! c'était elle . . . . .	38
voyant et converti . . . . .	40
catéchumène au « Gesù » . . . . .	44
grâces ineffables . . . . .	45
audience du Saint-Père . . . . .	47

LE SANCTUAIRE-BASILIQUE DE SAINT ANDRÉ « DELLE FRATTE »	
art . . . . .	48
nouvelles et récentes restaurations . . . . .	52
... et piété . . . . .	53
Saints et Serviteurs de Dieu aux pieds de la Vierge du Miracle . . . . .	55
 COURONNEMENT, CÉRÉMONIES, TITRES . . . . .	 58
 LA MÉDAILLE MIRACULEUSE . . . . .	 61
Le prodige continue . . . . .	64
 LES RELIGIEUX MINIMES GARDENT LE SANCTUAIRE DE LA VIERGE DU MIRACLE . . . . .	 69

*Pour toute information sur les Minimés,  
leur histoire et leur spiritualité,  
vous êtes priés d'écrire à :*

Curia Generalizia dell'Ordine dei Minimi  
Parrocchia S. Andrea delle Fratte  
Via S. Andrea delle Fratte - 00187 Rome - Italie  
Tél. +39 06 6793191  
Fax +39 06 6780752